

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 2 (1889)

Artikel: L'œuvre épique de Victor Hugo

Autor: Farny, Emile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-557292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ŒUVRE ÉPIQUE DE VICTOR HUGO

PAR

D^r Emile FARNY, Prof.

Si la Révolution française a remis en honneur les droits de l'homme, la liberté civile, l'égalité devant la loi, le Romantisme a provoqué une Renaissance poétique, a émancipé et démocratisé les muses.

Chef de l'Ecole romantique, Victor Hugo a été proclamé, à diverses reprises, le Ronsard du XIX^e et, de même que le plus grand poète du XVI^e, le principal auteur de la Pléïade a été, après sa mort (1885), autant déprécié qu'il avait été adulé durant son existence, de même la réputation d'un des plus illustres écrivains français de notre siècle, a été attaquée, surtout à partir de 1885, à outrance et parfois avec injustice noire.

Victor Hugo n'a pas été le « Maître » impeccable encensé par les Theodore de Banville ; mais il conviendrait souvent de rappeler un jugement d'un critique d'une autorité indiscutable, à de trop nombreux détracteurs, et à ceux qui voient seulement les défauts d'un génie souvent inégal et complexe, mais qui a renouvelé ou agrandi les genres littéraires.

Vinet a écrit dans un profond article consacré à Hugo (Hist. de la litt. fr. au XIX^e) : « Entreprenant, multiple, divers, infatigable, son talent s'approprie le monde entier. Sa poésie est universelle. Tous les temps, tous les aspects du monde physique et moral, l'histoire et la spéculation, la méditation intime et le fracas des événements, les délices du foyer et les préoccupations de la politique, le gigantesque, l'imperceptible, le rationnel et le fantastique, le beau et le difforme se donnent rendez-vous dans ses

vers. Nil intentatum, c'est son programme. Quo non ascendam ? c'est son espérance. La vie, toute la vie, l'histoire, toute l'histoire, l'homme, tout l'homme, voilà son objet. Tout ce qui est, a droit d'être. Tout ce qui a droit d'être, a droit d'être chanté. Ouvrez à deux battants la porte à tous les sujets ; que l'art soit votre seul maître, mais que ce maître règne en despote... Sa poésie est un musée où la barbarie est représentée comme la civilisation, où le magot de la Chine grimace à côté de l'Apollon, où le sublime et le hideux figurent au même titre comme deux formes de l'extraordinaire..... La dixième partie de son trésor lyrique suffirait pour faire vivre son nom aussi longtemps que notre langue et notre littérature. Pour la grandeur des idées et des images, pour l'élan, pour la verve soutenue, pour l'invention, pour l'ensemble du moins de toutes ces choses, il n'a personne au-dessus de lui, parmi ses contemporains. Il ne lui manque que ce qui manque à tous, et ce qui fait l'honneur des grands âges littéraires, la mesure dans la force, l'économie dans la richesse. »

Cette longue citation apprécie très bien les mérites éclatants et renferme aussi la critique de quelques défauts, des conceptions si diverses de Victor Hugo.

M. de Malezieux, précepteur du duc de Maine, prétendait que « les Français n'ont pas la tête épique. » Voltaire, malgré sa Henriade (voyez l'Introduction) confirmait ce jugement devenu un lieu commun, en soutenant que ses compatriotes étaient « les moins poétiques » parmi tous les représentants des « nations polies. » Dans une conférence donnée à Berne en décembre 1885, M. Virgile Rossel, l'un des favoris de la muse suisse-romande, a déclaré que Victor Hugo est le seul poète épique français, « mais il s'est égalé aux plus illustres. » (Voyez le beau parallèle entre Ronsard et Hugo par V. Rossel, dans les Actes de la Société jurassienne d'émulation 1889). M. Emile Faguet, l'auteur d'excellentes « Etudes » sur les XVII, XVIII, XIX (Paris. Lecène et Oudin éditeurs) a peut être mieux dit :

« Hugo est presque notre unique poète épique ; » en effet, Chateaubriand, quoique prosateur poétique, Vigny et Lamartine, sont de dignes émules de l'écrivain, dont nous allons examiner succinctement l'œuvre épique.

Cette œuvre épique, orchestration splendide et confuse, cette éloquente, prodigieuse, sublime mais sombre féerie est très vaste. Les 3 « *Légendes des siècles* », la « *Fin de Satan* », certaines parties des « *Châtiments* », de l' « *Art d'être grand père* », de « *Religions et religion* », du « *Pape* », de l' « *Ane* », de « *Pitié suprême* », des « *Quatre vents de l'Esprit* », de « *Toute la lyre* », renferment les poèmes « épiques » de V. Hugo. Outre des beautés de premier ordre, malgré leurs rimes riches et éclatantes en général, ils constituent un chaos chatoyant, souvent très apocalyptique, rempli d'énumérations fastidieuses, d'entassements sans fin, de mots et d'idées traduites par une série d'images différentes.

Il est impossible de ne pas être incomplet et très superficiel, dans cette modeste étude d'une œuvre de plus de quarante mille vers. Elle contient néanmoins les résultats abstraits de patientes et longues investigations.

Nous pourrions disserter longuement sur le mot « épique. » Hugo n'avait à ce sujet aucune idée arrêtée, stable. Et pourtant l'auteur de la Légende des siècles, est le plus grand poète épique français, même pour M. Faguet, dont l'appréciation sévère sera peut être définitive (Voyez, Etudes litt. sur le XIX^e, p. 205 et sq). « Des idées très générales suffisent pour soutenir ce genre d'ouvrages (les épopeés), et les grands sentiments primitifs, sans complexité et sans nuances, suffisent également. Ce sont des lieux communs de sentiment ou d'idées, que la colère d'Achille, la soif de vengeance d'Achille, la pitié d'Achille, le respect des dieux, le respect des hôtes, le respect des suppliants, l'amour du pays, l'esprit de retour, l'idée de justice, l'esprit de prudence dans le danger, de modération dans la fortune, de patience au mal et de persévérence dans les malheurs. C'est le fond moral d'une épopeée. C'est ce qui

fait qu'une œuvre de ce genre est si vide, quand elle n'a pas de couleur, relief, dessin sculptural des choses et des hommes, profond sentiment du caractère et de la physionomie d'une époque, invention facile, narration large et forte, imagination aisée de détails vrais et frappants, et ce je ne sais quoi qui sent l'abondance, cette joie de l'auteur à créer et à épancher qui se communique au lecteur et le ravit. Voilà la vie même d'une épopée — et c'est justement tout ce qu'Hugo a pleinement et comme jusqu'au fond de l'âme. »

Mais l'œuvre appelée « épique » par le poète, peut être comprise, sans que nous prenions la peine de démontrer que ses étonnantes échafaudages de poèmes « épiques » ne sont pas conformes aux préceptes des grands théoriciens anciens et modernes : Aristote, Le Bossu, Ronsard, Vauquelin de la Fresnaye, Boileau, Terrasson, Voltaire, Marмонтel, Chateaubriand, Lamartine, etc.

Chacun sait qu'Hugo, le plus prodigieux artiste de la poésie française, avec ou après La Fontaine n'a subi d'autre servitude que celle de son imagination ; c'est pourquoi il est plus original que Lamartine, Vigny et Musset, qu'on proclame parfois supérieurs au chef du Romantisme. Il a révolutionné tous les genres littéraires et désormais les acceptations de poésie lyrique, dramatique, épique, etc., peuvent troubler la perspicacité de tout lecteur épris de l'aphorisme de Rivarol : « tout ce qui n'est pas clair, n'est pas français. » Et pourtant ! une définition de l'épopée par Genin (Introd. à la chanson de Roland), conviendrait au talent d'Hugo : » le caractère essentiel de l'épopée, c'est la grandeur jointe à la naïveté ; la virilité, l'énergie de l'homme sont unies à la simplicité, à la grâce ingénue de l'enfant. »

Dans l'avertissement de la première édition de *Jocelyn*, Lamartine disait en 1838, faisant allusion à la poésie épique : « *c'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que la critique n'existe pas encore, il y a confusion entre l'histoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et*

les poètes, sont les chroniqueurs merveilleux des nations. » Tout commentaire est superflu ; cette sentence résume la théorie raisonnée, historique, et non routinière du genre épique ; elle peut expliquer et justifier maint poème d'Hugo, réprouvé par un esprit critique, animé du seul désir de rechercher la vérité, au détriment de la fantaisie créatrice, qui a aussi ses droits imprescriptibles.

« Un poète est un monde renfermé dans un homme », nous apprend Hugo. Cette définition originale peut s'appliquer à l'auteur de cette belle pensée. La poésie n'est-elle pas l'intelligence des rapports mystérieux entre le monde de l'âme et le monde extérieur ? Celui d'Hugo est assombri, comme à plaisir, afin d'impressionner davantage lecteurs ou auditeurs. Il est vrai ! Tout ici bas, n'est que contraste, antithèse, opposition !

Les Légendes des siècles

Dans la préface de la I^e série de cette vaste féerie où acteurs et décors se succèdent en un prodigieux défilé : la *Légende des siècles*, ou « Epopée de l'Humanité », datée de 1859, l'auteur a indiqué son programme. Afin de rester équitable, en appréciant l'œuvre épique d'Hugo, il convient de se rappeler sans cesse, quelques passages de cette préface, aussi prétentieuse que celle de « *Cromwell*. » Après avoir composé ses 3 *Légendes des siècles*, le capricieux poète a recouru à un procédé favori ; il leur a supposé un plan imaginaire et une portée beaucoup trop considérable, qui ne peut être justifiée. Pascal prétendait que dans une grande âme, tout est grand !

Victor Hugo « le plus colossal, le plus cyclopéen des poètes », selon Saint René Taillandier, s'était proposé d'esquisser, alors qu'il était en pleine possession de son génie « une sorte de poème où se réverbère le problème unique : l'*Etre*, sous sa triple face : l'*Humanité*, le *Mal*, l'*Infinit* ; le *progressif*, le *relatif*, l'*absolu*, en ce qu'on pour-

rait appeler 3 chants : la *Légende des siècles*, la *Fin de Satan, Dieu.* » Dans la pensée de l'artiste, sa trilogie devait comprendre : au commencement *Dieu ou l'épopée de l'Infini* ; au dénouement la *fin de Satan ou l'épopée du Mal* : entre ces deux poèmes, la *Légende des siècles* ou *épopée de l'Humanité*.

« L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre ; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde, et sur son sommet une haute prière ; le drame de la Création, éclairé par le visage du Créateur, voilà ce que sera, terminé, ce poème dans son ensemble », annonçait Hugo, dans la préface.

Ce projet était trop vaste, surhumain ; mais honore infinitement celui qui l'avait élaboré. Déjà en 1859, le poète avertissait (toujours dans l'introduction, d'où nous avons extrait les citations précédentes) que la *Fin de Satan* et *Dieu*, ces suites des *Légendes*, étaient presque achevés. Les exécuteurs testamentaires d'Hugo ont publié la *Fin de Satan*, en 1886, œuvre très fragmentaire, incomplète. Le poème *Dieu*, encore manuscrit, est-il plus parfait ?

« Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique, la peindre successivement et simultanément (retenez bien ces expressions d'Hugo) sous tous ses aspects ; histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière ; faire apparaître dans une sorte de miroir sombre et clair, cette grande figure, une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée : l'homme ; voilà de quelle pensée, de quelle ambition si l'on veut, est sortie la *Légende des siècles*. »

Hugo avait également promis à ses admirateurs : « des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Eve, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, empreintes prises tantôt sur la barbarie, tantôt sur la civi-

lisation, presque toujours sur le vif de l'histoire, empreintes moulées sur le masque des siècles. »

Certains poèmes de la 2^e et de la 3^e série de la *Légende des siècles*, (1877 et 83) des *Châtiments* (1853), de l'*Art d'être Grand père* (1877) du *Pape*, *Pitié suprême* (1879) de l'*Ane* (1880) de *Religions et religion* (1880) des *Quatre vents de l'Esprit* (1881) de *Toute la lyre* (1887) devaient raconter les progrès du XIX^e siècle, des temps futurs et dépeindre, la *Fin de Satan* surtout (1886), la bénédiction infinie ou les tourments éternels d'autre tombe.

Il serait aisément de prouver que le superbe plan, dressé par Victor Hugo, n'est demeuré qu'une ébauche assez informe même, n'est resté qu'une intention poétique. Disculpsons ou accusons l'auteur, en rappelant, avec Montégut que « dans la région où le fantasque se mêle au surhumain, Hugo n'a pas d'égal. » Libre à chacun d'y voir un éloge pittoresque, ou une critique méritée.

Ne soyons pas puéril et ne recherchons pas *pourquoi* et *comment* les poèmes « épiques d'Hugo », formeraient « une espèce d'œuvre cyclique ! » Le poète a-t-il peint l'humanité, successivement et simultanément sous tous ses aspects : *histoire, fable, philosophie, religion, science ?* Quelle présomptueuse prétention ! Esprit antithétique, il a souvent encensé le progrès ; il l'a affirmé avec force protestations, mais rarement démontré (voyez surtout *plein ciel, pleine mer* (1^{re} Légende) *Le poète au ver de terre, tout le passé et tout l'avenir, l'élegie des fléaux* (2^e Légende tome II) les *grandes lois, rupture avec ce qui amoindrit le cercle des tyrans* (3^e Légende)).

Hugo s'est complu sans fin, dans la peinture des vilenies et bassesses humaines qu'il a encore enlaidies et amplifiées. *L'histoire*, à son avis, était « une nuit traversée d'éclairs lumineux. » Elle proclame néanmoins, le progrès matériel et le perfectionnement moral indéfini, perpétuel. L'auteur des Légendes n'a vu que des lueurs sinistres. Il a écrit que l'humanité a deux aspects : « l'aspect historique et l'aspect légendaire. » D'accord ! Mais ce qui est inadmissible,

c'est l'assertion que la *légende* ne soit pas moins vraie que l'*histoire*. Une conception, aussi sceptique, humilie décidément trop l'amour-propre. — Hugo n'a-t-il pas prétendu que les poèmes des *Légendes des siècles* « se passaient l'un à l'autre le *flambeau de la tradition humaine...* dont la flamme est le *vrai*? » Jolie image mais rien de plus! Quelle est cette tradition humaine « relatée par le poète? Hélas, elle est décevante, car elle montre le triomphe exclusif de l'astuce et de la violence, éclairé par les flammes des bouchers et des supplices. Hugo a été tout aussi téméraire, en soutenant que ses poèmes, « épiques », « ceux du moins qui résument le passé », étaient de la « *réalité historique condensée*. » L'impartialité doit être parfois indulgente, quand elle juge un poète déclarant s'inspirer de la vérité. N'a-t-il pas soutenu gratuitement, que son œuvre était aussi « de la réalité historique *devinée* »?

Hugo a divisé, d'une façon arbitraire, en 15 parties les âges écoulés depuis « Eve, mère des hommes à la Révolution », et à s'écouler jusqu'à la fin des temps. Il a exprimé chacune de ces périodes, par un certain nombre de pièces à effet, non pas des « empreintes successives du profil humain », mais contenant des situations forcées, des tableaux lugubres surtout, des récits de crimes et de malheurs, des légendes caractéristiques, voire même fantasques, parfois flottantes, mystérieuses, quasi prophétiques, hallucinations lumineuses, vertigineuses ou insondables.

Pour vous donner un échantillon de la manière de procéder de l'auteur, il suffit de dire qu'il a franchi ou omis, à dessein ou non, la Chine et l'Inde, la civilisation de l'Orient, la Grèce classique,— dans la 2^e Légende, Hugo s'est borné à faire l'apologie du patriotisme de Léonidas et de Thémistocle — presque toute l'histoire de Rome, les changements inouïs opérés par les migrations des peuplades germaniques, etc.

Analyser les Légendes des siècles, serait une tâche non seulement trop pénible mais impossible. D'ailleurs la prose doit respecter les produits de l'imagination. La foi ne sub-

siste-t-elle pas à côté de la raison ? Les poèmes formant le chapitre « d'Eve à Jésus » sont vantés par habitude. On se plait à répéter machinalement qu'ils renferment l'esprit et le style des traditions bibliques ! Si le *sacre de la femme*, la *conscience, puissance égale bonté*, les *lions*, *Booz endormi*, *Dieu invisible au philosophe*, n'étaient pas signés Victor Hugo, on n'admirerait certes pas autant, ces morceaux fort mélangés, avec la confiance traditionnelle, le respect complaisant, accrédités par notre indolence innée. La *première rencontre du Christ avec le tombeau* est le récit de la résurrection de Lazare, suivant l'Evangile de St-Jean chap. XI. Le *lion d'Androclès*—pièce compréhensible seulement pour ceux qui ont entendu parler de cette légende — n'est qu'une flétrissure de la Rome impériale.

Le Coran n'a pas inspiré plus heureusement le poète que la Bible ; et pourtant la grandiose civilisation arabe, de même que la majesté de la littérature hébraïque glorifiant le monothéïsme, méritaient de n'être pas négligées par celui qui a raconté la mort de Mahomet (l'an IX de l'hégire) « son jour d'entêtement et son jour d'ignorance », et comment, à la voix d'Omer scheik de l'Islam « invoquant le Dieu vivant », un cèdre « s'envola » du bord de la mer Rouge pour aller couvrir de son ombre, St-Jean endormi sur le sable de l'île de Pathmos (le *Cèdre*). L'apôtre réveillé, interroge l'arbre avec une solennité arrogante puis, renseigné, s'écrie en manière de remerciement : « Nouveaux venus laissez la nature tranquille. »

Le « *Cycle héroïque chrétien* » (le parricide, le mariage de Roland, Aymerillot, Bivar, le jour des rois,) les « *chevaliers errants* » (le petit roi de Galice, Eviradnus,) ont le ton des chansons de geste carlovingiennes ou de Corneille et d'Aubigné. Les « *trônes d'Orient* » (Zim Zizimi, sultan Mourad) ne sont que de sinistres Orientales, plus fausses que les autres. Dans l'*Italie* ou *Ratbert*, l'auteur a développé son thème préféré : l'Eglise a favorisé, soutenu, protégé les pires tyrans.

Hugo n'a fait ressortir du moyen-âge, époque si com-

plexé, que des aigles et des vautours, d'obscur et odieux tyrans punis il est vrai par des chevaliers errants (Roland, Eviradnus) matamores ayant une grandiloquence extraordinaire, et dont les exploits ont été considérablement exagérés par la tradition. Et c'est cependant durant le moyenâge que les nations se sont préparées, les institutions élaborées, les langues formées !

Ere de fermentation, où tous les éléments devant plus tard constituer la société moderne s'agitaient, se mêlaient, et où l'esprit humain s'affranchissait d'une servitude plusieurs fois séculaire, le XVI^e siècle, forme la 8^e période de la 1^{re} Légende, et comprend le fameux poème le *Satyre* qui raconte la création, célèbre l'homme, attaque les dieux mythologiques, gueux et voleurs, symbolisant les forces naturelles, les tyrans, la guerre, et déplore la disparition de l'âge d'or. Le faune prononce une étrange glorification de « Tout », de Pan, c'est-à-dire de la Terre sans cesse productrice.

Le poète a raconté l'échec de l'invincible Armada, stigmatisé le règne de Philippe II et l'Inquisition. (*Rose de l'Infante, les raisons du volcan Momotombo.*)

Epoque d'absolutisme, de centralisation et de régularité, le XVII^e, n'est représenté dans la 1^{re} série de la Légende des siècles, que par le *régiment du baron Mandruce*. Hugo a noirci avec raison les mercenaires suisses, à la solde autrichienne, et a glorifié notre patrie mieux que ne l'ont fait nos auteurs nationaux. Ce poème devrait être lu et expliqué dans toutes nos écoles, et la jeunesse serait unanime, pour admirer celui qui a dit de notre chère Suisse :

« C'est la terre sereine assise près du ciel ; »

C'est elle qui parmi les nations obscures,
La première alluma sa lampe dans la nuit ;
Le cri de délivrance est fait avec son bruit ;
Le mot Liberté semble une voix naturelle
De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle

Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu,
Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu !
.

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot,

Tant que les nations garderont leurs frontières,
La Suisse éclatera parmi les plus altières ;
Quand les peuples riront et s'embrasseront tous,
La Suisse sera douce au milieu des plus doux.

Le XVIII^e, a préparé les progrès sociaux, intellectuels et politiques de notre siècle, par un prodigieux mouvement philosophique et économique qui a abouti à la Révolution de 1789 et renversé les institutions, vieillies et devenues abusives, de l'ancien régime.

Dans la 1^{re} Légende, Hugo a oublié le XVIII^e; mais il a chanté la Révolution dans l'éclatant *livre épique* des *Quatre vents de l'Esprit*, dans la farouche et palpitante *Expiation (Châtiments)*, dans l'*Echafaud*, un des plus émouvants poèmes de *Toute la lyre*, dans *Voix basses dans les Ténèbres*; *rupture avec ce qui amoindrit* (3^e Légende), au ton acre ou enthousiaste.

Notre époque, intitulée *Maintenant* comprend quatre pièces fort belles dans leur simplicité, louant la charité et la persévérance. (*Après la bataille*, le *crapaud*, les *pauvres gens, paroles dans l'épreuve*). Le *Vingtième siècle* magnifie avec fougue les progrès de la navigation maritime et surtout aérienne (*pleine mer, plein ciel*).

A présent l'immortel aspire à l'éternel ;
Il montait sur la mer, il monte sur le ciel.

Le poète entrevoit une ère où, les aérostats étant dirigeables, remplaceront les vaisseaux ; et alors l'humanité aspirera au vrai, au juste, au bon, au grand, au beau. (Comparez l'*Océan*, chap. XXII, 3^e Légende.)

La *trompette du Jugement* (XV^e et dernière période de la 1^{re} Légende) nous exhorte instamment à faire amende.

honorable, au repentir sincère, avant que Dieu ne donne « le signe de la fin ».

Dix-huit et vingt-quatre ans plus tard, en 1877 et 1883, Hugo a publié la 2^e et 3^e série de la Légende des siècles en trois gros volumes. Tout y est sans suite, mêlé, varié, diffus, plein de confusion. Ces 51 nouveaux chapitres portent souvent des titres très pompeux et sont en général aussi fantaisistes que ceux choisis par l'auteur des Essais : Montaigne. Mais le grand sceptique du XVI^e n'ennuie presque jamais : c'est un de ses mérites les plus évidents.

Il semble que Victor Hugo ait repris ou amplifié de nouveau les motifs de ses poèmes précédents. Par exemple les morceaux renfermés dans *Entre Géants et Dieux* (chap. III, 2^e Légende), *Paroles de Géant* (chap. XIII, 3^e Légende) reproduisent le même sujet que le *Satyre*. Le poète voulait-il combler des lacunes de la 1^{re} Légende, refaire certaines périodes incomplètes ou négligées ? L'hypothèse est plausible. Il a, en effet, raconté dans *inscription* (chap. V, (*Après les Dieux les Rois*) 2^e Légende), les méfaits d'un obscur brigand africain, le roi Mesa, vivant au X^e siècle avant Jésus Christ. Les *trois cents* ou guerres médiques (même ch.) renferment de très beaux vers à côté de fastidieuses longueurs et banalités. Nous voyons aussi Attila offrir en Germanie, son redoutable secours à Majorien, prétendant à la couronne impériale romaine. Le poème *Montfaucon* (ancien gibet près de Paris), maudit avec une superbe ironie, frémissante d'indignation, les rois français, très catholiques, du moyen âge et des temps modernes, qui ont dominé par la terreur, en envoyant au supplice, tous les songe-creux qui eurent le courage d'avoir des idées autres que celles des ignorants naïfs et des savants complices ; opinions non tolérées par la cécité publique, surtout interdites par la royauté et l'Eglise, imposant des « jougs sacrés. » Voyez la même conception : les pouvoirs établis empêchant l'éclosion lente de la liberté et des progrès, de la lumière, dans *Clarté d'âme* (ch. XIII, 2^e Légende), dans la *Comète de 1759* (chap. XVI, 2^e Légende), les *Grandes lois*

(chap. I, 3^e Légende), *Mansuétude des anciens juges* (chap. IV, 3^e Légende), le *Cercle des tyrans* (chap. XVII, 3^e Légende), etc.

Le vaste poème la *Révolution* (« livre épique » des *Quatre vents de l'Esprit*) est en quelque sorte une exagération, un développement de *Montfaucon*; et l'*Echafaud* (*Toute la lyre*) en est une espèce d'épilogue, moins saisissant, moins grandiose que la *Vision de Dante* (chap. XX, 3^e Légende), dévoilée au poète par les éloquentes muses Indignation, Pitié, Justice.

Le comte italien *Felibien* à Sienne (chap. V, 2^e Légende), est un autre marquis *Fabrice d'Albenga*. (Voyez *Ratbert* (chap. VII, 1^{re} Légende), aussi noble, aussi digne et honnête qu'un autre de leurs compatriotes, *Elciis*, gentilhomme pisan : (Lisez les *Quatre jours d'Elciis*, très beau poème malgré des exagérations voulues (chap. VII, 3^e Légende).

Hugo a beaucoup emprunté à la chronique de certains tyranneaux italiens et espagnols du moyen âge, et il a dépeint des scènes monstrueuses ou hideuses, demandant à sa riche palette surtout des couleurs sombres ou sanglantes.

Le *Romancero du Cid*, interminable et ennuyeux (chap. V, 2^e Légende), le présomptueux *Cid exilé* sont les compléments de *Bivar* (chap. IV, 4^{re} Légende). *Masferrer* (chap. XV, 2^e Légende) est le pendant du *Petit roi de Galice* (chap. V, 1^{re} Légende); *Gaiffer Jorge duc d'Aquitaine* (chap. XV, 2^e Légende), correspond à la *Conscience* (chap. I, 1^{re} Légende), au *Parricide* aussi (chap. IV, 1^{re} Légende).

Welf castellan d'Osbor (chap. VIII, 2^e Légende), incarne un âpre amour pour l'honneur, l'indépendance et pour les faibles opprimés par l'altière féodalité allemande. Ce fier hobereau et vassal rebelle, type du burgrave, l'un des types les plus originaux et favoris d'Hugo, est fait prisonnier, ayant dédaigné les honneurs serviles distribués par rois,

empereur et pape — seulement lorsqu'il sort de sa forteresse, afin de secourir une pauvre petite mendiante.

L'Aigle du casque est non seulement l'épisode le plus poignant du chapitre *Avertissements et Châtiments* (chap. IX, 2^e Légende), mais l'un des plus beaux de la 2^e Légende. Le merveilleux y joue un rôle important. Dans un poème de la 1^{re} Légende, le poète fait décapiter le fourbe et cruel roi Ratbert par un archange. L'aigle d'airain du casque de lord Tiphaine, lui crève les yeux, broie les dents et la tête de ses fortes serres, parce que le puissant bandit a assassiné un orphelin de 16 ans, implorant sa grâce.....

Si l'on se rappelle la préface de la 1^{re} Légende, on constate que les deux dernières séries sont tout aussi peu méthodiques que la précédente, et ne montrent qu'indirectement, ou plutôt feraient espérer « l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal..., l'élosion lente et suprême de la liberté ».

Les *Sept merveilles du monde* (chap. X, 2^e Légende), symbolisant la joie, la douleur, la sagesse, la force, la puissance, la beauté et l'éternité, conversent ensemble et sont humiliées finalement, par un ver de terre, très convaincu de sa haute importance. Ce poème, le dernier du 1^{er} vol. de la 2^e série de la Légende, est un hors-d'œuvre rappelant que tout est vanité, néant, comme l'enthousiaste *hymne à la terre* placé en tête de la deuxième série.

Au début du second volume de la même Légende, Hugo a placé l'*épopée du ver*. Etre immonde, destructeur suprême et insatiable, qui est dans tout, il fait — ainsi que l'Ane, dans le livre de ce nom — le procès avec une verve déréglée, de toutes les institutions et de chaque créature. « Tout lui appartient, » dit-il ; il regarde naître le fils, et, en attendant le père, dévore l'aïeul ! Minuscule et suprême bourreau, le ver ronge même l'amour dans l'homme. Ne se flatte-t-il pas de réduire « en fumée » Dieu son Créateur ? Il se proclame aussi puissant que l'Eternel, dont il détruit les mondes. Le poète, indigné d'une telle forfanterie, dé-

fend l'immortalité de l'âme, apostrophe le ver, l'invective et objecte que la pensée, apanage de l'homme, étant immatérielle, doit être sans fin : « Tu n'est que la fureur de l'impuissance noire, » le « mangeur de l'objecte matière, » la « haine qui mord » ou « Rien tâchant d'être Tout ».

Le splendide poème la *Paternité*, (chap. XV. 2^e Lég.) exalte l'honneur chevaleresque disparu, ainsi que les vertus filiales. Quel poignant contraste entre le vieux duc *Jayme*, sans peur, sans reproche et son fils *Ascagne*, soufflé par le père, pour avoir enfreint les lois de guerre aragonaises, pillé et brûlé une ville qui refusait de le laisser traverser ses territoires ! Pendant 3 jours les soldats d'*Ascagne* s'étaient comportés en bandits, avaient même jeté des enfants dans des fournaises ! Le jeune vainqueur pensant qu'il n'est pas de devoir qu'un outrage n'efface », ayant quitté la demeure paternelle, *Jayme* désespéré, car il demeura seul désormais, va alors pleurer dans la crypte où repose *Don Alonze*, son propre père... Le tombeau était surmonté de la statue du défunt. Après une admirable invocation entrecoupée de sanglots, un prodige s'opéra tout à coup :

Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

Changement d'horizon. (XVII, 2^e Lég.) porte à bon droit ce titre, car le poète y enrubaillé la joyeuse muse Paix, dont les rêves sont faits « d'aurore. » La guerre est impie ; soyons confiants et entr'aidons-nous ! Voilà ses avertissements salutaires. (Comparez chap. XIII, 3^e Lég.)

Le groupe des *idylles* (XVIII, 2^e Lég.) contient 22 poésies amoureuses, sensuelles. Elles n'ont le plus souvent d'idyllique que le nom et encore ! Hugo les a intitulées : Orphée, Salomon, Archiloque, Aristophane, Asclépiade, Théocrite, Bion, Moschus, Virgile, Catulle, Longus, Dante, Pétrarque, Ronsard, Shakespeare, Racan, Segrais, Voltaire, Chaulieu, Diderot, Beaumarchais, André Chénier et idyllé du vieil-

lard. Ces morceaux sont aussi divers que leurs titres, trop rarement motivés par leur contenu. Le chapitre XIII de la 3^e Lég., *l'Amour*, pourrait faire partie de cet assemblage de glorifications érotiques, qui seraient mieux à leur place dans le recueil *Chansons des rues et des bois*.

L'optimisme d'Hugo éclate d'une façon grandiose dans *Tout le passé et tout l'avenir* (chap. XIX, 2^e Lég.). C'est la satire corrosive d'un archange, démasquant et flagellant la présomption et les prétentions des hommes, « passants rapides » qui se font centre du monde; c'est aussi une éclatante apologie d'un Dieu non plus confondu avec la création (comme dans *Suprématie* par ex., chap. II, 2^e Lég.) mais de l'Eternel, qui « pense, règle, mène, pèse, juge, aime ». La réponse du poète à l'archange, relate une esquisse de l'histoire de l'homme, ignorant et chétif à l'origine « temps rude où le mal triomphait ». Cependant l'être humain, déiste, est devenu un nouvel homme. Pourquoi et comment ? Il bénit quand il souffre ; tandis que le corps l'avilit et le rabaisse, son âme aspire à Dieu, à sa « clarté première ». L'homme va « à l'amour, au bien, à l'harmonie » ; il vaincra le « Mal » sous toutes ses formes : au vieux monstre « Fatalité », succèdera l'espérance « frémissante et candide hirondelle ». *Tout le passé et tout l'avenir* forme avec les *Grandes lois* (chap. I, 3^e Lég.) la conclusion de l'étrange prologue, si incompréhensible parfois : la *Vision d'où est sorti ce livre*, placé en tête de la 2^e Légende des siècles.

Le chapitre XXI intitulé *Temps présent* est formé de morceaux d'une grandeur saisissante, pleins d'émotion (*Jean Chouan*, épisode de la guerre civile en Vendée) d'indignation et de patriotisme (le *cimetière d'Eylau* poème si pathétique, *France et âme*, digne de figurer dans les *Châtiments*; le *prisonnier*, vénémente malédiction lancée au traître Bazaine). Ce chapitre est un magnifique supplément de *Maintenant* (chap. XIII, 1^{re} Légende).

L'élegie des fléaux (chap. XXII, 2^e Lég.) console la France vaincue par les Allemands, plaint la patrie exposée à une

seconde inondation : « l'onde après les Vandales » ; proclame l'espérance et exhorte à la « sainte colère » et à la « sainte pitié », formant chacune une « moitié » du cœur. Hugo disculpe Dieu, déclaré par les prêtres la cause des deux calamités, qui ont affligé la France, calamités résultant l'une « d'erreurs de la science », de « coteaux mal boisés », de « villes mal gardées », et l'autre du « crime d'un empereur ».

Qui n'a entendu déclamer *Guerre civile* (chap. XXIII, 2^e Légende), saisissant épisode d'un enfant sauvant son père, sergent de ville, qui allait être fusillé par la populace, pour avoir fait son devoir, lors de l'insurrection de la Commune en 1870 ? *Fonction de l'enfant* (même chapitre : les *Petits*) est une sorte de suite, de commentaire du morceau précité, et tout aussi poignant. Qui n'a lu *Petit Paul*, récit tantôt gai, tantôt attristé, des joies ingénues ou des angoisses et anxiétés, presque inconscientes, d'un petit souffre-douleurs âgé de 3 ans, tourmenté par une marâtre endiablée, et qui s'endort pour toujours, certain soir d'hiver, à la porte du cimetière où reposait son seul ami, son vieux grand'papa qu'il voulait aller « éveiller ? » Ces poèmes respirent la tendresse, l'émotion.

Les cinq derniers chapitres de la seconde Légende : *Là Haut*, les *Montagnes*, le *Temple*, à *l'Homme*, l'*Abîme*, renferment bien des conceptions troubles et métaphysiques. *Là Haut* c'est le dialogue trivial d'une étoile et d'une comète ; on comprend finalement que le premier de ces astres est Vesta, qui éclaire l'univers, le second Vénus, qui féconde tout ; ou encore l'une l'*« Harmonie,* » l'autre la *« Liberté ! »* Savez-vous en quoi consiste le *désintéressement* (contenu dans *Montagnes*) ? A ne pas insulter le « pâtre blanc des monts tumultueux, » le Mont Blanc, parce qu'il est le plus pur, grand, haut que nous ! Le *Temple*, tel que le conçoit Hugo, est un étrange et incompréhensible édifice, en l'honneur de l'*« Ignoré formidable,* » Dieu qui est « Soleil » et « Mystère » et ne veut pas de code ni prêtres. Dans « *A l'Homme*, le poète conseille, puisque le

« réel » est l'« introuvable » la méditation et la lutte au lieu de la rébellion ou de la résignation, afin de progresser en poursuivant un idéal éternel. Enfin l'*Abîme* est, comme les *Sept merveilles du monde* (chap. X), une glorification majestueuse mais indirecte de l'omnipotence divine. En effet, l'homme, puis la terre, Saturne, le Soleil, Sirius, Aldebaran, Arcturus, la Comète, Septentrion, le Zodiaque, la Voie lactée, les Nébuleuses et l'Infini, exaltent à qui mieux mieux et successivement, leur pouvoir et leur étendue. Dieu répond à la fin : « Je n'aurais qu'à souffler et tout serait de l'ombre. »

Nous n'avons pas jugé à propos, de mentionner tous les poèmes des deux premières séries de la Légende des siècles. Il en est plusieurs que le goût le plus indulgent réprouve. A quoi bon énumérer chapitre après chapitre, les morceaux remarquables de la 3^e Légende ? Nous les avons classés en grande partie, du moins ceux qui méritaient d'être cités, dans le cours de cette analyse laborieuse et bien incomplète, tentative de reconstitution du plan d'une œuvre touffue, qui réclame l'attention sans cesse en éveil ; car l'esprit hésite souvent, devant les idées d'Hugo, et s'attend mainte fois à une pensée profonde, annoncée mais non exprimée. Le poète pose quantité de grands et beaux problèmes et ne donne pas leurs solutions. M. Ernest Dupuy, (*Victor Hugo, l'homme et le poète* p. 232 et sq) a étudié en poète, l'œuvre épique d'Hugo, d'une façon très sommaire. Il a prêté au chef du Romantisme des idées profondes, réfutées par M. Faguet.

Reprendons l'examen de la préface-programme de la 1^{re} Légende. « La *fiction parfois*, la *falsification jamais*, aucun grossissement des lignes, fidélité absolue à la couleur du temps et à l'esprit des civilisations diverses », autant d'affirmations trop hasardées sauf la première. Le grand romancier réaliste, Balzac faisait connaître l'âme de ses héros, en décrivant minutieusement leur extérieur. Hugo a aussi sacrifié la psychologie à la description, quelqu'éclatante soit elle.

L'accent de toute la Légende des siècles est-il « *réel et sincère* » comme l'affirmait l'auteur ? Sans doute, si réalité est synonyme d'ombre, et si la sincérité consiste à ne choisir dans l'histoire, que ce qui peut vous attrister. Hugo a supprimé, sans doute involontairement, malgré son invincible besoin d'espérance, la grande idée morale du progrès humain qu'il a énoncée dans la préface, mais n'apparaît que sous forme d'antithèse dans plusieurs de ses poèmes. Il désire ardemment le progrès en blâmant le mal sous tous ses aspects. D'où vient l'humanité ? L'optimiste Hugo ne le sait, et peu lui importe où elle va. En tous cas sa course, d'après les actions relatées par les Légendes et Châtiments, ne tend pas « à la lumière. »

Le poète dont nous étudions l'œuvre épique a écrit : « Les tableaux riants ne sont pas fréquents dans l'histoire. » Imbu de cette idée sinon erronée, du moins très contestable, il n'a prisé et semblé prendre plaisir qu'aux scènes monstrueuses ou bizarres où il n'y a plus ni siècles, ni légendes. Chacun, selon Guy de Maupassant se fait une illusion du monde : illusion poétique, sentimentale, joyeuse, mélancolique, sâle ou lugubre suivant son caractère ; et l'écrivain n'a d'autre mission que de reproduire fidèlement cette illusion. La légèreté, la grâce, un goût pondéré faisant défaut à Hugo, il a reproduit presque toujours — même dans les chansons qui figurent dans ses poèmes épiques — des spectacles effrayants et sombres. « des histoires écoutées aux portes de la légende » : Toujours des rois scélérats, luttant contre des peuples vertueux, toujours des opprimés, des guerres atroces, des massacres, des meurtres, des villes incendiées et pillées ! Parfois, il est vrai, il a fait survenir, aux moments critiques, des chevaliers errants, justiciers providentiels, déifiés. Ainsi Roland avec Durandal arme fée, délivre le petit roi de Galice que ses oncles voulaient tuer afin d'accaparer la succession ; le vieil Eviradnus sauve la jeune et frivole marquise Mahaud endormie, que Ladislas roi de Pologne et Sigismond empereur d'Allemagne, voulaient précipiter dans une oubliette.

Les deux misérables y sont jetés : l'un est assommé par le cadavre de l'autre, servant de massue à Eviradnus. Dieu lui-même s'est vu, à diverses reprises, dans la nécessité d'intervenir pour punir des gueux coupables d'atrocités sans nom. Songez par exemple, à la mort de l'implacable Ratbert, décapité par un archange ; à l'aigle du casque, qui venge le jeune Angus, en égorgéant son meurtrier Tiphaine.

Avant 1848, Hugo, comte de l'empire, décoré de Louis XVIII, pensionné de Charles X, pair de Louis Philippe, avait encensé les monarques. Dans les Légendes des siècles, tous les empereurs, tous les papes, les rois, princes — et il n'a mis en scène que des personnages d'une valeur historique fort médiocre et secondaire, pour ne pas dire presque ignorés, en tous cas obscurs — tous les grands dignitaires temporels et spirituels, sauf quelques rares exceptions : Léonidas, le Cid, etc., sont des bandits, des gredins, des usurpateurs, des scélérats sanguinaires, de cruels tyrans, dont les exploits ne sont qu'un tissu de crimes, trahisons, vols, fourberies, infamies de toute nature. Et ce sombre récit de méfaits, de spectacles nauséabonds, sanglants, boueux, serait l'histoire de l'humanité, devrait « former une mosaïque représentant l'homme » ? Hugo a été un sinistre conteur, un historien pessimiste. Les principaux héros des Légendes sont des monstres à face humaine ou des êtres gigantesques : les Titans ; or ceux-ci ne se soucient pas des hommes ces « impuissants fécondant l'inutile » (*l'Ane*).

Nous savons, maintenant, comment l'histoire est malmenée dans l'œuvre dont nous nous occupons. Antithèse : le *fabuleux* y est excessif.

Quelle est la *philosophie* des Légendes des siècles ? Non seulement, elle n'est pas profonde, mais rabaisse l'homme de son rang de roi, à celui de « vermine » de la création ! Un pénétrant et sagace critique que nous avons déjà cité précédemment, M. Emile Faguet, connu par ses beaux livres sur le XVII^e, XVIII^e et XIX^e, si remplis d'appréciations ingénieuses et saines, a nommé Victor Hugo « le

philosophe de la phraséologie du XIX^e » (Tome III, p. 188). Il est vrai, qu'il ait jonglé, sans trève, avec des abstractions qu'il ne définissait pas : Justice, Liberté, Droit, Foi, Raison, Vertu, Progrès, etc., etc.

La *religion* des Légendes, est une métaphysique assez confuse, parfois même à visées panthéistiques. M. Jules Lemaître l'a qualifiée de rudimentaire. On y remarque à diverses reprises l'affirmation de l'immortalité de l'âme ; mais quelle sera sa félicité future ? Le besoin d'une sanction supérieure de la loi morale, a souvent été exprimé par le poète. Le Dieu des Légendes est le plus souvent le Dieu de l'« Immensité », à une distance infinie au-dessus de toutes les théogonies et théologies (Voyez le Satyre, 1^{re} Légende, chap. VIII ; Suprématie et Entre Géants et Dieux, Abîme, chap. II, III et XXVIII, 2^e Légende ; Paroles de Géant, chap. XVIII, 3^e Légende, etc.). « Lumière avec les yeux d'une figure, » « pupille dans une ombre énorme » Dieu est inaccessible, n'a aucune relation directe avec les hommes, ni médiateur, ni dogmes, ni prêtres, ni cultes. Dans *Religions et religion*, *Pitié suprême*, le *Pape*, l'*Ane*, Hugo a développé les mêmes idées. Ce Dieu, apparaît aussi personnel, distinct de la création, providentiel, rémunérateur, vengeur. (Voyez par ex. *Tout le passé et tout l'Avenir*, chap. XIX, 2^e Légende ; *Inferi*, chap. VI, 3^e Légende).

L'auteur des Légendes, a prétendu y interpréter *scientifiquement* la condition humaine. Le sublime mouvement scientifique de notre siècle, lui était inconnu. Il est resté trop fidèle à sa prodigieuse imagination. Les érudits étaient à ses yeux, des charlatans ou des cuistres. Hugo a repris les anciens mythes grecs, grossiers et confus qui figuraient sans doute les révolutions géologiques. A l'origine, la terre eut de grands et de petits enfants : les géants et les hommes. En général, sa cosmogonie est chaotique. La condition humaine, peu enviable souvent, a été rabaisnée par celui qui prétendait que son œuvre épique était une « tentative vers l'idéal. » Pourquoi personne n'est-il bon, généreux, sauf le faible enfant ou, ce qui est à peu

près la même chose, le vieillard infirme, ou l'opprimé ? Quelle drôle et peu flatteuse prétention, de rabaisser sans cesse l'homme, doué d'intelligence au-dessous des animaux, auxquels on n'accorde généralement que de l'instinct ? Les êtres vraiment dignes du nom d'homme, — ce nom étant pris dans sa plus noble acception — sont, pour Hugo, les lions et les aigles, dont les peintures sont magistrales. Mais il n'y a pas seulement la violence, l'audace et la ruse qui régissent ce monde !

Le miroir dans lequel se reflète l'image de l'être humain n'est pas « sombre et clair, » d'après les Légendes. Il est sans cesse obscurci, noirci. Le chef de l'Ecole romantique française, a, dans ses œuvres théâtrales comme dans ses romans et ses poésies épiques en particulier, cherché à mettre en pratique l'aphorisme paradoxal : « le beau, c'est le laid, le hideux. » Or la laideur attriste, humilie l'àme ; la beauté la relève, l'épanouit.

D'après Hugo, l'humanité serait *une et multiple, lugubre et rayonnante*. Fort bien ; mais il fallait le montrer. Est-elle *fatale et sacrée*, comme il le soutient sans preuves ? De même que jadis La Fontaine dans ses fables, Hugo a peint, presque exclusivement, des tableaux lugubres, effrayants. Bien qu'il ait déclaré que la *bonté* égalait la puissance malgré ses prosopopées et apostrophes véhémentes aux méchants, il a sans cesse étalé la force, ayant une complice dévouée à toute épreuve, la religion, pour primer le droit. La justice humaine serait plus que myope : injustice!

Le millionnaire Hugo, acclamé par ses théoriféraires, le défenseur des petits, des indigents, des malheureux, qu'il exhortait charitalement à la patience en leur promettant le ciel, Hugo, a mis le vrai peuple — non la populace, — très rarement en scène dans ces œuvres épiques où il voulait, d'après son programme, étudier « *l'homme complet* » et non seulement les castes privilégiées, dont les portraits ne sont certainement pas flattés, ou les misérables. « Les géants de Victor Hugo, toujours en guerre contre les dieux, a écrit M. Faguet (Etudes sur le XIX^e, p. 190) et ses syl-

vains finissant par écraser les Jupiter, et ses fumiers de Job, plus grands que le Caucase, et ses ânes plus savants que les philosophes, sont des symboles de l'avènement du peuple, de l'affranchissement des foules obscures et du triomphe des petits sur les grands. »

Quand on est riche, considéré, populaire, peut-on ne pas être optimiste ? Les ennemis d'Hugo, n'ont-ils pas rehaussé son apothéose en provoquant une ardente indignation et des élans d'enthousiasme chez ses admirateurs ? Les persécutions ont parfois du bon, car elles raffermissent, souvent, dans tel ou tel credo d'approbation ou de haine, les chancelants, les douteurs.

Malgré son goût exagéré de l'antithèse, et, par suite de la symétrie, Hugo n'a pas été méthodique du tout dans les Légendes, devant embrasser, de l'aveu de l'auteur, tous les temps et tous les âges. Ces œuvres respirent la bizarrerie, l'audace, la force, la violence, la colère débordante ou dissimulée ; rarement la tendresse et l'émotion. Redisons, après St-René Taillandier, que les Légendes (son jugement se rapportait à la seconde série) offrent l'exemple du chaos complet, et laissent dans l'esprit des impressions indéfinissables. Figurez-vous, que vous traversez, par une nuit très noire, une forêt habitée par des animaux de toute sorte, malfaisants, grouillants, rendus encore plus repoussants, plus hideux, par l'obscurité ambiante. Supposons qu'un orage se préparant, on entende les roulements sourds du tonnerre, mêlés à la pluie et aux cris terrifiants de tous ces animaux stupéfiés, et qu'en outre, l'horreur des lieux soit par instants sillonnée d'éclairs. Eh bien ! que feriez-vous ? Vous hâteriez le pas pour vous éloigner au plus vite. Quittons de même ces Légendes des siècles, appelées par Hugo, « l'épopée humaine, âpre, immense, écroulée » et qualifiée par le critique sus-nommé, la « nuit des siècles » ou le « pèle-mêle des âges. » Les pages qui précèdent, confirmeront cette assertion, quelque sévère soit-elle. M. Ernest Dupuy a appelé les Légendes des siècles « l'épopée des rayons et des ombres. » Retranchez

« rayons, » et nous serons d'accord. On peut exprimer en peu de mots les caractères de la poésie d'Hugo : peu d'idées, davantage de sentiments et d'images ; des sons et des couleurs variés à l'infini.

Une œuvre véritablement épique, se distingue de l'histoire narrative ou descriptive, abstraction faite de la forme poétique, de la versification, en ce qu'elle admet ou recherche comme la philosophie de l'histoire, les causes secrètes des événements, et croit les trouver en particulier, dans le surnaturel, la métaphysique. Le merveilleux suppose la foi du poète et du public ; dès lors, l'épopée digne de ce nom, ne peut être considérée comme telle, à toutes les époques (par exemple en un siècle raisonnable), puisque les croyances évoluent aussi. En d'autres termes, l'épopée proprement dite, synthèse faite des grandes œuvres épiques des principales littératures, serait une subdivision poétique de la philosophie de l'histoire. Cette dernière science ne tiendrait compte que des causes découlant de la raison pure, tandis que l'épopée, tout en recherchant le vraisemblable, utiliserait les données de la religion dominante dans un pays, à telle ou telle époque, pour retracer le tableau de la civilisation d'un peuple. Ainsi, le merveilleux de l'épopée, requis par les théoriciens, aurait selon nous, comme caractère fondamental de n'être pas merveilleux du tout, puisqu'il reposera sur les dogmes religieux reconnus par les contemporains du poète. Une œuvre épique, digne de ce nom, doit ainsi être sincère comme la poésie lyrique, c'est-à-dire une œuvre libre, spontanée par excellence.

« Si un poète veut tenter d'écrire aujourd'hui une épopée, a dit Banville (*Poésie française*, p. 125), il devra abolir son raisonnement et retrouver son instinct, en un mot, redevenir un homme primitif, se refaire naïf et religieux dans les idées mêmes du peuple, dont il adopte la légende, et laisser fleurir en dehors des conventions modernes, l'héroïsme qu'il porte en lui, comme tout poète. »

Ainsi que l'a très bien fait remarquer l'un des traducteurs

de Dante, Fiorentino, toute épopee, ancienne ou moderne, pour être complète, doit embrasser l'homme dans sa double nature spirituelle et terrestre, lui révéler sa nature et son but, lui faire comprendre, à travers les émotions d'un grand drame, d'où il vient, où il va. Les Légendes des siècles, nous croyons l'avoir démontré, contiennent seulement des tentatives d'épopées, souvent très disformes et singulières, souvent aussi très poétiques et dignes de l'admiration de la postérité.

La Fin de Satan

Oeuvre posthume, inachevée, composée de 1850-60, la *Fin de Satan* a été proclamée en 1886, un chef-d'œuvre,... par les éditeurs. Aucun critique français, à notre connaissance du moins, n'a voulu prononcer un jugement précis, de crainte de devoir trop blâmer, sans doute. Hugo, malgré ses défaillances, ne mérite pas l'inexorable oubli qui menace, envahit sa mémoire; et nous protestons au nom de l'impartialité, contre ceux qui dénigrent la réputation du grand poète. Un Félix Pyat (Revue de Paris et St-Pétersbourg, 15 nov. 87, article Naturalisme et Romantisme) a eu le triste courage d'insulter Hugo, et de le traiter entr'autres de « Quasimodo », de « génie arlequin », de « Protée polymorphe », digne d'une « statue polychrome, en métal de Corinthe, à placer au faîte de Notre-Dame, comme une énorme girouette pour montrer le temps au peuple..... » Combien nous préférions la sentence de M. Faguet : « Hugo est de ceux qui durent, parce que c'est la beauté du style qui conserve. »

Comme l'indique le titre, la *Fin de Satan*, devait faire voir le principe du mal, le mauvais génie de l'humanité, confiné dans l'obscurité, pour s'être révolté contre Dieu, obtenant par son repentir l'absolution de ses fautes, pour redevenir le rayonnant Lucifer (ce nom signifie porteur-lumière). L'humanité devait être ainsi délivrée à jamais,

car c'est Satan qui empêchait jadis, les effets rédempteurs de Jésus Christ.

Victor Hugo a délayé ces conceptions, empruntées au mazdéisme et au christianisme, en 5640 vers, dans son essai épique, la Fin de Satan, où le bizarre surabonde, quand l'auteur ne paraphrase plus les Ecritures. Il y a puisé abondamment mais ne s'est fait aucun scrupule de les altérer, traitant ainsi la Bible comme l'histoire.

Tout a une cause, même le mal. L'Ancien et le Nouveau Testament l'ont incarnée en un être qu'ils appellent : Satan, Lucifer, le Diable, le Méchant par nature, le Tentateur, le Menteur, la Source de tous les maux, l'Ennemi de Dieu, le Père de la mort, le Dieu de ce monde, la Prince des ténèbres ou de l'air, etc. Cet être a séduit tous les hommes et a suscité tous leurs maux. Les Ecritures le symbolisent sous la forme d'un serpent, d'un dragon, d'un lion rugissant.

Les livres sacrés des chrétiens rapportent que Satan, le plus grand des anges déchus, fut précipité du ciel dans les enfers, en même temps qu'une partie des êtres célestes, après une orgueilleuse rébellion. Le Diable aurait un empire sous ses ordres : celui des damnés. La discipline ferait leur force ; mais comme le prince des ténèbres ne possède pas l'ubiquité, apanage exclusif de Dieu, Satan agit sur la terre, grâce à une multitude d'anges déchus, de démons, ses serviteurs dévoués, Mieux que les autres textes sacrés, l'Apocalypse nous renseigne sur le sort qui attend Satan lors de l'avènement définitif du Christ. Le Diable sera alors lié pour mille ans, puis déchaîné après le millénaire ; ensuite, étant vaincu par l'armée séraphique, il sera de nouveau saisi et jeté avec les siens, dans un étang ardent de feu et de soufre, où ils seront tourmentés jour et nuit.

Hugo a, avons nous dit, altéré les récits bibliques et évangéliques. Il a par exemple oublié que Satan n'est point créateur, mais créature. Or le poète, accorde à Satan, le pouvoir de créer. Mais nous n'avons pas la prétention de

nous occuper de métaphysique et de démonologie. C'est une étude trop ingrate..: Il est préférable de redire une vérité énoncée par Nisard : « Chez Hugo, tout est forme et couleur, le monde moral et le monde physique se confondent ; les sentiments sont des sensations, les idées ont des contours, l'abstrait prend un corps et l'invisible même veut qu'on le voie.... il n'y a pas, dans la nature telle qu'il la sent, d'objets inanimés ; tout à vie, il le sait. »

La *Fin de Satan*, n'est pas plus un poème didactique, méthodique et philosophique que les Légendes des Siècles ; et pourtant je ne crois pas énoncer un paradoxe, en disant que, dans la pensée de l'auteur, la rédemption du principe de tout mal, devait être l'effet du pardon divin , venant sanctionner un acte glorieux, la destruction d'un mémorable donjon de l'ancien régime français : la Bastille. Cette conception n'est pas explicite, la mort ayant empêché l'auteur de la développer. D'ailleurs l'histoire contemporaine lui enlève son charme et par suite, sa poésie.

Tâchons de reconstituer le projet d'Hugo. Dieu est la *Bonté suprême* ; Satan ou Lucifer, c'est à dire le « Lumineux, » le « Porte Flambeau, » « l'Aîné des élus, » « le plus grand des anges, » s'appelait à l'origine la *Beauté*. Or l'orgueil, l'envie, la vanité, le perdirent : il se révolta, car les éléments crurent, une fois, voir en Satan, Dieu lui-même. Milton au XVI^e, dans son *Paradis perdu*, dit « que le plus puissant des archanges, » poussé par l'ambition, plus que par la méchanceté, refusa de reconnaître la souveraineté absolue du Christ , suprématie décrétée par l'Eternel.

Hugo n'a pas parlé, comme le poète anglais, d'une lutte de millions d'anges, il ne nous fait pas assister à une étrange bataille de combattants immortels et ailés, armés de rochers de diamant. Le poète français, se borne à nous dire que « Satan tombait dans l'abîme, » depuis 4000 ans ! Pendant ce temps, il n'avait pu s'arrêter en aucun lieu, ni lever une fois, son front démesuré. Durant sa chute il devint « monstre ailé, hydre démesurée, » « chenille im-

mense, » au flanc rayé comme celui des « lynx, guèpes, zèbres », et fut muni d'ailes onglées et chauves. — Ses rares paroles ont l'étrange propriété ou fatalité de « prendre corps » dans la suite. L'expression *mort !*, deviendra *Caïn*, « *tu mens* », l'*âme de Judas*, un *crachat de Satan*, arrêté 1000 ans sur un rocher, et ayant ri parce que Dieu lui annonce que les astres allaient s'éteindre, ce *crachat*, se métamorphosera en *Barrabas*. Du mot « *Enfer* », résultera *Sodome*.... le souffle oppressé de Satan se changera en *ouragan*. Le *désespoir* sera aussi une création de Lucifer déchu. Les démons naîtront de ses miasmes ; et, de sa fange, les traîtres, les lâches, les cruels.

L'imagination du poète français a été plus que dantesque, quand elle nous montre Satan, volant sans trêve pendant 10,000 ans, pour rejoindre un seul soleil brillant encore, et qui s'éteint graduellement, parce que Dieu l'a voulu... L'orgueil du Maudit, déclare se contenter du « ciel noir » tandis que Dieu habitera dans l'azur.

Nous ne pouvons nous représenter, comme Victor Hugo, des abîmes épouvantés, des montagnes qui s'envolent, le monstrueux chaos hurlant le nom de Jehovah, des glaciers se renversant comme des animaux terrifiés, des gouffres hideux et des tourbillons noirs « se courbant éperdus ! »

Hugo a retracé avec énergie, le déluge biblique, résultant du fait que, les successeurs du genre gigantesque, à savoir les descendants d'Adam, habitant durant « ces temps horribles, noirs » — c'est le poète qui qualifie ainsi l'ère primordiale — adoraient et offraient d'affreux sacrifices au spectre *Isis Lilith*, fille et amante du Démon, que Satan fit avec de l'« ombre » (!) et donna à Adam pour femme, avant qu'Eve fut créée ! A l'origine de la vie terrestre, le « monstre Nuit, planait sur la bête Chaos » ; les vices des humains « éteignaient » les astres célestes ! Tout était alors « impur, féroce, affreux, obscur, énorme. » Rappelons en passant, que d'après certains vers tirés de l'*Ane*, du même auteur, l'homme est le « puiné » de Satan.

Isis Lilith s'appelait aussi *Voile, Brume, Nuit, Sort, For-*

tune, Anankè, Nécessité, Idolâtrie, Fatalité. Elle correspond au Péché, dont Milton avait fait la fille et femme du diable.

Le Chaos ayant refusé d'obéir au Déluge, qui l'avait prié, au nom du Créateur, de reprendre la Terre : « J'ai déjà les dragons, je ne veux pas les hommes ».

Dieu consentit alors, à ce que le monde reprit vie ; et afin de le sécher, il créa le soleil.... Dans la 1^{re} Légende (chap. Puissance égale bonté) Hugo racontait qu'Iblis (c'est-à-dire Satan) avait fait une gageure avec Dieu, et l'Eternel transforma l'œuvre du démon, l'araignée en soleil ! Selon le poète, le Tout Puissant créa les étoiles en disant : « Je suis. »

Satan avait perverti la terre antédiluvienne. Isis Lilith, corrompit les descendants de Noé. Cette Isis Lilith, sous la forme d'un voile blanc, mystérieux, stupéfia, sur l'emplacement de la future Rome, les forêts, les collines, effraya l'ombre, fit frissonner les arbres, vagues, étoiles, les trépassés, dissous dans la vase, et dont les efforts pour écarter « leurs paupières » furent vains ! Le ciel même, qui s'entr'ouvrait, referma son azur. — Elle cria en se tournant vers le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest, que Dieu avait pu détruire les êtres animés, mais non anéantir l'airain, le bois, la pierre, car Satan s'y opposait !

Lorsque Caïn, l'aïeul des noires créatures,
Eut terrassé Abel au front serein,
Il le frappa d'abord avec un clou d'airain,
Puis avec un bâton, puis avec une pierre ;
Puis il cacha ses trois complices sous la terre
Où ma main, qui s'ouvrait dans l'ombre, les a pris.
Je les ai —

— Sachez donc ceci, vents, flots, esprits,
Tant qu'il me restera dans la main ces trois armes,
Je vaincrai Dieu.
L'être qui vit sous terre et moi nous lutterons,
Si Dieu veut sous les eaux engloutir les affronts,
Les haines, les forfaits, les meurtres, les démences,
Les fureurs, il faudra toujours qu'il recommence.

Un bruit sourd répondit à l'exclamation joyeuse d'Isis Lilith ;

O père ! j'ai sauvé les trois germes du crime !

Elle prophétisa ce qui suit :

— Clou d'airain qui servis au bandit,
Tu t'appelleras *Glaive* et tu seras la *Guerre*,
Toi, bois hideux, ton nom sera *Gibet* ; toi, pierre,
Vis, creuse toi, grandis, monte sur l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera : *Prison*.

Hugo voulait raconter 1^o les destinées du *Glaive*, 2^o celles du *Gibet*, 3^o celles de la *Prison*. Les livres de la Fin de Satan sont très fragmentaires pour ne pas dire incohérents ; le dernier, *Prison*, n'est qu'une ébauche très incomplète.

Le *Glaive*, renferme surtout le récit fabuleux et baroque des prouesses du petit fils de Cham, maudit par Noé : le farouche *Nemrod*, gigantesque brigand, effroyable et incessant massacreur, vrai monstre au physique et au moral. La terre « frissonnait » en voyant son sabre nu, glaive manié par des mains à six doigts, « pareils aux gonds de l'enfer », glaive fabriqué avec le clou d'airain à l'aide duquel, Caïn tua Abel ! Le cor de Nemrod était une dent de mammouth et son arc, fait par Tubalcaïn, n'aurait pu être tendu par douze paires de bœufs. Un eunuque noir Zaïm, personnifiant l'envie, le néant, le mal, le deuil, la nuit, était l'astucieux et cruel conseiller de Nemrod. Celui-ci, ennuyé à l'excès, maître du monde du Caucase au Delta, adoré par crainte, construisit, sur le mont Ararat, une cage formidable avec les débris de l'arche de Noé, dans l'intention de conquérir le ciel et tuer Dieu (!), afin de venger les Titans, dont Orphée avait raconté à Nemrod la lutte contre les dieux. Il voulait aussi délivrer « son aïeul » Satan ! Le présomptueux conquérant, après avoir mis sous les ailes de quatre aigles « tout ce qu'il put de la foudre et des vents » les attacha aux quatre coins de la cage. Les oiseaux enlevèrent dans les airs ce singulier

véhicule « noir comme l'antique Erète », contenant Nemrod assis sur un trône, Zaïm l'eunuque, cents pains de maïs et cent autres de vin. Toute la nature frémisait : les squelettes se parlaient sur les champs de bataille ! Babel s'étonnait, l'Ararat trembla, les dieux olympiens étaient terrifiés ; et les sphinx de pierre de Thèbes, cherchaient en vain à deviner les projets du puissant tyran.

Avant de franchir la dernière nuée, les aigles s'écrièrent, en fixant les quatre points cardinaux, l'un *Alexandre*, l'autre *Annibal*, le troisième *César*, le dernier *Napoléon*. Nourris de viande de lions tués depuis un très long temps (30 jours avant la confection de la cage), puis de la chair de Zaïm, les oiseaux traînèrent, pendant un an, la cage dans l'immensité « que les astres éclairent. » Les vents effrayés n'osaient pas souffler ! Comme le ciel restait toujours bleu, Nemrod, qui ne vivait que de son « orgueil », Nemrod perdit patience et lança, au dessus de sa tête, un javelot formé de son glaive fixé à un long sapin. Le « câble de l'arc » fit un bruit d'ouragan, et... le téméraire bandit fut foudroyé. Après une chute qui dura un mois, le corps de Nemrod et sa flèche ensanglantée, retombèrent dans la plaine, où Caïn avait tué Abel...

Nous n'insisterons pas, faute de place, sur les brouillards et vapeurs qui s'échappent des ailes de Satan, volant dans les « nuits éternelles », et deviennent sur terre des dieux ou des hommes malfaisants : les rois, les conquérants, les pontifes, les augures, ou des armés, des lois, des mœurs, des religions, ou d'autres fléaux tels que pestes, inondations, cataclysmes, etc. Les insomnies du démon, toujours isolé, sont provoquées par les cris des humains, tourmentés par lui ; « tuons, frappons, damnons, j'ai peur, j'ai froid, j'ai faim !.... »

Le livre second de la *Fin de Satan*, intitulé le *Gibet*, contient une lugubre description de la terre « sous le troisième César » Tibère, lors de la venue du Christ, pour faire régner au lieu de la fange et de la mort, la lumière, le droit, la justice et surtout l'amour.

Partout la servitude à voix basse parlait.
L'unique grandeur d'âme était l'insouciance.

Hugo a raconté d'après les Evangélistes, la naissance et le ministère de Jésus-Christ. Il voit en lui le sage qui « transfigurera » tout à fait le monde, la personnification de la bonté, et d'une croyance en un ordre général, fait d'équité et de clémence. Dans le *Crucifix*, le poète dit que Christ est « Homme Suprême », l'« Inconnu apparu. » D'après un autre poème du même auteur (l'Ane) Christ a apporté du ciel, l'idéal, le progrès.

Le poète n'affirme pas directement la divinité,

De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux.
Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
Semblait un dieu, faisant sur terre une descente.

Dans le même poème la *Judée* (*Fin de Satan*, livre II. I. III) Hugo nous apprend que les justes d'alors, pouvaient voir :

L'aurore dans le ciel et sur terre cet homme.

L'auteur de la *Fin de Satan* mentionne les bonnes et merveilleuses actions du protecteur des déshérités, des affamés, des malades.

Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle ;
Ses miracles étaient l'expulsion du mal...

Le Christ n'était affectionné que par les petits, les pauvres, les ignorants. Sa doctrine se résume dans un vers superbe, qui interrompt « avec l'accent d'un maître » les sévères « paroles du docteur de la loi » expliquant la foi, le rite, la pratique israélites si formalistes et impitoyables :

— Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer

La réponse de Sadoch, vaut la peine d'être citée, car elle

nous donne une idée suffisante de son enseignement théologique, étroit et égoïste :

— Peuple, cria le prêtre, on vient de blasphémer.

Une sybille, celle d'Achlab annonce à Jésus-Christ que tout est vanité, nie le libre arbitre, le progrès, le perfectionnement. Elle insiste avec une verve intarissable, mais ironique et cruelle sur cette idée mystique, que « l'adoré doit rester l'inconnu » ! et exagère, quand elle soutient que « la justice est sur terre un rêve », que tout code religieux abuse de la crédulité des fidèles. (Voyez les mêmes thèses dans l'*Ane, Religions et Religion, le Pape, Pitié suprême*).

Courbez-vous. Taisez-vous ! le silence est l'hommage.

Ne cherchez pas. Rampez. Tremblez. C'est le meilleur.

Ne sortez pas du temps, du nombre et de l'espace.

La nuit est un conseil que le ciel donne aux yeux.

— Le plus aveuglé c'est le plus ébloui.

Vivez sans regarder.

Passant, ta fonction est de passer. Sonder,
C'est blesser.

Ne voyez que la grande et calme éternité.

Tout ce que vous nommez vérité devient fable
Devant l'inénarrable et devant l'ineffable.

La prophétesse combat même la religion de l'amour, que Jésus enseigne ; et songeant à Judas : « Crains le baiser » lui conseille-t-elle.

Tout ce vaste poème, la *Sybille*, dont nous avons cité quelques vers, vaut la peine d'être lu et médité sérieusement quoique ce soit, en somme, un chapitre de philosophie trop sceptique et qui humilie la raison et l'orgueil humains.

Hugo a souvent paraphrasé avec beaucoup de majesté

les Ecritures, en racontant le ministère bienfaisant du Christ. Cette partie de son œuvre n'est pas la moins belle et plusieurs poèmes de *Jésus-Christ* valent l'admirable première rencontre du Christ avec le tombeau. (Voyez I^{re} Légende des Siècles, chap. I d'Eve à Jésus).

Une des rares innovations du poète français, c'est d'avoir remplacé par *Isis Lilith*, dont la « cave sybilline » était au pied du mont des Oliviers, le jeune homme vêtu seulement d'un linceul, et qui suivait à distance, Jésus emmené captif. Hugo ajoute aussi aux Evangiles, quand il fait ressusciter par le Christ, deux hommes tués à Gessé par un brigand, Barrabas.

La condamnation à mort du Sauveur, comme d'ailleurs tout crime et forfait accompli sur terre est, pour Hugo, l'œuvre de Satan. Il rit de joie et grince des dents, quand les Juifs demandent le trépas de celui qui voudrait les éclairer.

Un obscur charpentier, le guèbre Psypax, raconte à Rosmophim de Joppé, après Caïphe le premier docteur de la loi juive, (qui était venu lui commander la croix destinée pour le supplice du Christ) que le monde antébiblique — vieux de « plusieurs millions d'ans, voyez l'*Anc* — était peuplé par des géants « de la race Enacim », sans cesse rivaux et toujours en lutte. Le prêtre hautain, daigne confirmer cette hypothèse :

Le monde a commencé par la famille énorme ;
Du groupe gigantesque est né le genre humain.
• • • • • • • • • • •

Vous vous rappelez les funestes prédictions d'*Isis Lilith*. Le glaive de Nemrod avait été fait avec le clou d'airain employé par Caïn pour tuer Abel. Psypax transforme en croix pour l'exécution de Jésus, un « madrier » lourd, difforme, vaste, qui n'est autre que le « bâton de marche » du premier fratricide !

Après le crucifiement, le bandit Barrabas stupéfié et libéré, arrive au Calvaire, en tâtonnant dans les ténèbres.

Il se heurte contre la croix du Maître, et, au contact de ses pieds glacés, à l'aspect des prunelles éteintes du Christ mort, qui ô prodige ! brillent alors de nouveau, l'assassin,

Fauve, et comme attiré, malgré son épouvante,
Par l'espèce de jour qui sortait de ce mort,

l'assassin, transfiguré par le Saint Esprit, Barrabas, « serpent fasciné par l'œil d'une colombe », tremblant et terrible, devenu magnanime, fait le procès étrangement saisissant et pathétique de ceux qui lui ont accordé sa grâce. Il maudit le genre humain avec une véhémence aussi soutenue que celle de l'eunuque Zaïm (*Voyez Fin de Satan, Livre I, chap. 2 : ceux qui parlaient dans les bois*). Il faudrait citer tout le poème *Ténèbres*, l'un des plus beaux de toute l'œuvre poétique d'Hugo. Je ne puis résister au désir d'en extraire quelques vers :

Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis, tout à coup, tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres !
O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres !

Puisque le vrai, le pur, le saint, le bon, le beau,
Est là sur ce poteau, tout est dit, rien n'existe,
L'homme est dorénavant abominable et triste,
Cette croix va couvrir d'échafauds les sommets ;
Ce monde est de la proie ; il aura désormais
L'obscurité pour loi, pour juge l'ignorance.

Jehovah avait aussi exaucé auparavant les vœux ardemment d'un lépreux « le plus abject et le plus misérable », qui bénissait les hommes, damnés par un autre malheureux, Zaïm. Les souhaits de Barrabas se réalisèrent. Christ, qui s'en alla comme Abel, Job, Elie,

Dans les cieux au delà du sépulcre aperçus,

Christ, « superbe et gracieux » resplendit dans l'azur inaltérable,

Dans la tranquillité sidérale des cieux,
Dans la gloire, parmi les archanges solaires,
Au-dessus des douleurs, au-dessus des colères,
Au-dessus du nuage âpre et confus des jours ;

Christ, « essuie un crachat sur son front » et frémit à chaque calomnie, lâcheté, mensonge, faux serment, hypocrisie, intolérance, injustice des hommes, dominés par Satan.

— Victor Hugo laisse ce dernier, toujours seul, « aveugle dans le noir », tressaillir sous terre et rire dans les ténèbres, car son empire s'est affermi par la mort du Christ. L'Enfer c'est la « Solitude ». Le rocher qui le sépare des autres condamnés, qui sont dans un « autre abîme », est fait avec du « crime ». Satan peut les « torturer », mais non pas les « voir ». D'après *Inferi* (3^e *Légende des siècles*, chap. VI), les misérables tyrans et oppresseurs qui sont punis, sont rongés par leurs passés, les remords, tourmentés par « les angoisses, les effrois, le désespoir, l'ennui, la démence, le crime », et par les éléments déchaînés sans cesse : l'hiver, la grêle, la pluie, etc. Ils habitent « d'affreux univers morts » flottant

Sous on ne sait quelle ombre, on ne sait quelles formes.

Ces « astres hiboux », ces « noirs soleils pestiférés » ont pour pilote le « néant » qui « regarde avec ses yeux crevés. »

Mais revenons à la *Fin de Satan*. Nous aurons l'occasion de citer bientôt, une description du « misérable à perpétuité », et de sa triste résidence. Hugo relate ses plaintes forcenées, sa rage impuissante, son repentir presque inconscient, et malgré ses énergiques dénégations, l'amour qu'il ressent pour Dieu qualifié par lui de « bon », « beau », « vrai ». Il envie le sort de Judas, car il l'a entendu dire, dans la géôle, où il est lié par Satan et son crime, ne plus avoir que « quatre millions de siècles », à rester « à la

chaîne, dans l'ombre ! En frémissant des ailes, la prunelle en feu et la bave aux gencives, l'Esprit du Mal, pervertit l'humanité, éteint tout ce qui pourrait l'éclairer ; justice, sagesse, vertu, raison, gloire, surtout parce qu'elle a :

Dans ses yeux l'espérance et dans son cœur l'amour.

Pour se venger de Dieu, Satan réveillera les méchantes passions que les hommes cherchent à comprimer. Il séjournera en eux. Il a fait l'Envie supérieure à la Haine, il fera rougir la foi par la « négation » ; il sera la Fatalité, sacrera les plus forts, les sanguinaires, fera râler Dieu « dans la justice et la pudeur à vendre », dans les saints opprimés, dans la religion aux prises avec l'idolâtrie.

. L'échafaud c'est le monde,
Je suis le bourreau sombre et j'exécute Dieu.
Dieu mourra.

Puis lui, le « mal », la « nuit », l'« effroi », le « mendiant immense », se ravise pour crier : grâce ! implorer le sommeil, son pardon et son rappel :

. Laissez-moi me plier et tomber, maître immense,
Sur ce pavé des cieux qu'on nomme la clémence !
. Oh ! si j'étais heureux, je serais bon ! Pitié !
Je ne maudirais pas !

Le Satan d'Hugo est plus sensible, moins résigné dans ses douleurs, moins animé d'un esprit d'indépendance fière, moins perverti que celui de Dante (dans la *Divine Comédie*), de Tasse (la *Jérusalem délivrée*), de Milton (le *Paradis perdu*), de Klopstok (la *Messiaade*).

Au moment de la chute du Satan d'Hugo, une plume immense s'était détachée de ses ailes séraphiques ; cette plume, sous le regard de Dieu, avait pris un corps, était devenue femme, et l'Eternel l'avait appelée l'*Ange Liberté*.

Cet être sublime et superbe, ayant « le regard de la foudre avec l'œil de l'aurore », a obtenu du maître de l'univers, la permission d'aller visiter son père ; et, afin que cette entrevue soit moins effroyable, Dieu endort Satan, dont le sort terrible est de ne pas mourir et de ne pas dormir. Le mal, l'anxiété, la douleur, s'assoupirent alors sous terre, en même temps.

Liberté prie une étoile de lui indiquer le lieu où gît Satan ; mais l'astre l'ignore et lui conseille de consulter l'Eclair, car,

Cet ange est, dans le ciel, le seul qui sait tomber.

Sa besogne habituelle, c'est de faire sortir « tous les chars du tonnerre », « construits avec de l'abîme », de « l'écurie énorme des nuées ! »

L'Eclair avait jadis, frappé Lucifer, mais n'a pas de mémoire, car, ainsi qu'il nous l'apprend, il se borne à briser et passer ; par contre, le vieil et sombre archange Hiver est *le seul* qui connaisse « les plis ténébreux du linceul » ; il pourra montrer l'entrée de la demeure de Satan. Liberté s'envole de nouveau, et arrive au pôle nord de notre terre. Le géant Hiver « étant un bloc de neige »,

La glace sous ses pieds lentement se fendit,
lorsque Liberté eut exposé sa demande.

Une crevasse étrange apparut, ouverture
D'on ne sait quelle horreur qui n'est plus la nature,
Bouche d'un puits livide et morne, escarpement
D'un abîme, qui va plus loin que l'élément,
Vision du néant formidable, enfermée
Entre deux murs sans forme où rampe une fumée ;
Deuil, brume, obscurité sans fond et sans contour.

Laissons Liberté descendre au fond de l'« infini de la nuit », du « précipice » qui est de la « mort faite abîme », et sentir le froid du « lieu funeste où rien n'existe » ! Qui-conque voudra deviner des énigmes, expliquer une fantas-

tique peinture d'apparitions monstrueuses d'un relief étonnant, n'a qu'à lire et relire tout le poème intitulé *l'Ange Liberté* (Fin de Satan, pages 290 à 322). Mais il ne faut jamais oublier que Victor Hugo est un poète à l'imagination titanique, et ses conceptions supranaturelles qui ahurissent, constituent les éléments, peut être les plus originaux, de son talent de création poétique.

Voici la description de Satan (page 298).

Tout au fond (de l'Enfer) remuait une apparence sombre ;
Un fantôme entrevu, submergé, trouble, enfin
Errant, rampant : c'était le Damné, c'était Lui.
On distinguait un front, des ailes, des vertèbres,
C'était l'archange larve, âme des lieux funèbres,
Mélant en lui de l'astre avec de l'animal ;
C'était l'être sinistre en qui pense le mal ;
C'était le criminel que le crime exécute ;
C'était plus qu'un esprit tombé ; c'était la Chûte.
Le chaos se roulait sur l'ange en se gonflant ;
Par intervalle, un ongle, un large crâne, un flanc
Rayé comme les lynx, les guêpes et les zèbres,
Se dressait dans le spasme horrible des ténèbres.
Les écailles semblaient de fumée et de jais
On croyait voir quelqu'un de ces vagues objets
Tortueux et flottants dont on craint la piqûre.
Offrant tous les aspects dans une ébauche obscure,
Céleste, bestial, humain, vertigineux,
Laissant voir une face au milieu de ses noeuds,
Enflant des plis confus dans l'ombre où rien ne brille,
C'était par instants l'hydre et parfois la chenille.
Il se traînait, visqueux, blême, éclipsé, terni,
Reptile colossal du cloaque infini.
La grotte d'en bas de Tout ; voilà ce gaffre.
C'était du vide en pleurs et du miasme qui souffre.
D'affreux rocs ébauchaient de noirs décharnements ;
On croyait, dans la brume épaisse, par moments,
Entrevoir le cadavre effrayant de la Cause ;
Tout était mort ; Satan flottait dans quelque chose
D'iniforme, et de hideux qui paraissait détruit ;
De sorte qu'au milieu de la fétide nuit,

Tout étant noirceur, peste, épouvante, misère,
Lividité, ruine, il semblait nécessaire
Qu'au fond de cette tombe on vit ramper ce ver.

D'après un autre poème (page 313), Satan a une face humaine et un corps « de chimère construit. »

Les images contenues dans ces vers ne sont pas trop nettes, mais gardons-nous de blâmer l'auteur, qui a voulu exprimer dans notre langue ce qui ne peut être décrit, sans frôler la banalité et le baroque.

On nous pardonnera, sans doute, une nouvelle citation, qui complète d'une façon très vaporeuse la peinture de Satan :

L'abîme avait fini par entrer dans sa forme.
La condamnation, lourde, lépreuse, énorme,
S'était sur cet archange à jamais rejeté,
Lentement déposée en monstruosité.
L'impur typhus sortait de son haleine amère.
Parfois, dans ce puits sombre et rempli de chimère
Que la vision seule aperçoit et connaît,
Quelque ruissellement de lueur dessinait
Son dos ou la membrane immonde de son aile.
La rondeur de sa rouge et luisante prunelle
Semblait, dans la terreur de ces lieux inouïs,
Une goutte de flamme au fond du puits des nuits.
Sa face était le masque effaré du vertige,
A de certains moments, phases du noir prodige,
Un flamboiement sortait de lui, glissait sur lui ;
L'abîme aveugle était brusquement ébloui ;
Alors, vision noire, à travers l'insondable,
A travers l'inconnu qui n'est pas regardable,
Dans l'étrange épaisseur du gouffre devenu
Glauque autour du colosse inexprimable et nu,
Satan apparaissait dans toute sa souffrance ;
Le démon fulgurant, dans cette transparence,
Horrible, se tordait comme un éclair noyé.
Puis la nuit revenait glacée et sans pitié ;
La vaste cécité refluait sous la voûte

De l'éternel silence et l'engloutissait toute ;
Et l'enfer, un instant montré, se refermant,
Lugubre, s'emplissait d'évanouissement.

Tout commentaire est superflu, et impossible. D'ailleurs la logique enlève trop souvent à la poésie, ce qui constitue son charme, son caprice, son abandon, sa liberté de tons et d'allures. Les vrais poètes, sont des éclaireurs de l'humanité qu'ils veulent améliorer, pacifier, rendre plus heureuse. Dédaignant le réel et ses mesquineries, ils se laissent enthousiasmer par les fantaisies de leur pensée : ils pourchassent l'idéal, ils nous aident à entrevoir avec les yeux de l'imagination, du cœur et de l'espérance, les infinis de l'Univers, de la pensée et de la destinée de l'homme, ils revendiquent nos droits en proclamant nos devoirs, ils sondent le bonheur, l'amour, ils interrogent la mort terrestre, l'au delà du tombeau, ils nous apprennent à balbutier des hymnes d'adoration ou des élégies de contrition, inspirés par une sainte terreur, provoquée elle-même par le sentiment sincère de notre petitesse et de notre indignité... Or Victor Hugo a été un poète qui n'a pas seulement voulu faire de l'art pour l'art, mais il a placé souvent la muse Pitié, en condition chez Dame Morale.

Mais reprenons notre tentative d'analyse de la *Fin de Satan*. Tandis que *Liberté* s'enfonçait au sein de l'abîme béant et infini de la nuit, *Isis Lilith* s'était introduite dans le sombre Enfer. Pleine d'allégresse, elle criait : Père ! Sois content ! tout périt sur terre ! tout est faux, impitoyable, triste ! tu rènes !

L'airain, le bois, la pierre ont accompli leur tâche ;
L'airain s'est fait soldat, roi, prince, chevalier,
Et le bois s'est fait juge, et la pierre geôlier ;
Caïn a reparu sous ces trois formes, le glaive,
Le gibet, la prison, et Babel se relève ;
Le sang coule, Jésus est mort, l'enfer prévaut ;
L'échafaud monstrueux du monde est le pivot ;

Tout croule ; et dans le sang humain, l'homme se lave ;
La guerre le fait brute et la prison esclave ;

Le « Bien » serait complètement proscrit de la terre, s'il n'était favorisé et revendiqué par la *nation française*, dont Isis Lilith fait à Satan endormi, l'étonnant mais beau panégyrique. Toutefois, ce peuple, qui est « l'Homme même », qui « cherche à tâtons l'éden », chasse « devant lui, la Nuit et le Trépas », qui est « l'amour et la joie en courroux », le « bien qui rugit », l'« idéal qui s'irrite », ce peuple « volcan, torrent, flot, lave », soufflant, ainsi qu'une « tempête », la vie « sur l'horizon humain, bouleversé, nouveau » ce peuple est abattu :

sur sa tête
J'ai mis le joug ; il est l'aube, je suis la fin.
La pierre, dont Abel fut frappé par Caïn,
Gisait toute difforme et tout ensanglantée,
Tu t'en souviens ; je l'ai ramassée et jetée
Près de la Seine, ainsi qu'une graine en un champ ;
Ton haleine, perçant le globe et la touchant,
L'a fait croître et grandir jusqu'au ciel, tour affreuse.
Cette tour en cachots innombrables se creuse ;
Elle est la sœur du trône ; elle écrase Paris ;
Elle éteint sa lumière, elle étouffe ses cris ;
Elle est le cadenas de l'esclavage immense ;
Elle garde dans ses flancs le billot et la roue ;
Cette tour est la geôle où le vieux dogme écroue
L'âme et la vie et met l'esprit humain aux fers ;
Car Paris bâillonné fait muet l'univers ;
La prison de la France est le cachot du monde.
Maintenant, c'est fini, tout râle et rien ne gronde ;
Ris Satan. Plus que toi, les hommes sont proscrits...

Cette redoutable prison, bâtie avec la pierre du fratricide Caïn, c'est la *Bastille* de Paris ! Isis Lilith exhorte Satan

à souffler « la fureur aux hommes désastreux » et elle se réserve l'« acre bonheur » de secouer un « suaire » sur les humains en proie à l'ignorance et à la douleur, et opprimés par la Haine, le Meurtre, l'Esclavage, suppôts du « morne enfer. » Mais grâce à ses « prunelles de feu » la goule Isis constate, avec une stupeur mêlée de cris de rage et de haine, que Satan dort ! Elle seule souffre à jamais, sans repos... Sa rêverie devient ensuite tellement intense qu'

On entendait suinter le néant goutte à goutte.

L'éblouissante Liberté s'avancait toujours, sans se laisser intimider ni arrêter, par les aboiements et frissons de l'enfer. L'ombre « écumait et huait » mais l'ange majestueux comme l'aurore, ne fut pas effrayé par les injures et menaces de l'horrible Isis, car ses yeux étaient aussi étincelants que deux « ardents miroirs » ; elle avait une tête de mort et un squelette de « feu », voilés par un linceul noir. Liberté portait au front une étoile, qui, tout à coup grandit, devint « météore », puis « comète et fournaise », enfin « soleil » et fondit le fantôme « ainsi qu'un glaçon dans la braise ».

Après les longues et touchantes supplications de l'ange, qui rappelle l'éclat et la déchéance de Lucifer, de même que ses tourments, s'accroissant avec les maux des humains dont il est l'instigateur, Satan, toujours endormi, se laisse attendrir. De violents combats intérieurs l'agitent : ils se manifestent par un tremblement convulsif de tout son être, par le heurt de ses monstrueux poings noircis, par la crispation de ses lèvres, par des lueurs « comme des éclairs de tonnerre » sous ses sourcils noirs, par une lumière qui jaillit de son front enfiévré. Ses lèvres s'entrouvrent enfin, avec le bruit de deux rochers qui se fendent, et laissèrent échapper ce seul mot : Va.

Liberté pourra désormais délivrer l'humanité des entraves infernales de la souffrance, du péché, de l'ignorance, de l'obscurité, de la guerre, de la faim, de la superstition, et transformer la terre en paradis...

Le troisième livre de la *Fin de Satan*, la *Prison* est beaucoup plus fragmentaire, informe et moins captivant que les précédents. L'auteur se proposait d'y raconter entr'autres, la *Prise de la Bastille*. Hugo n'a écrit que le titre de ce poème ; celui intitulé *Camille et Lucile* manque aussi ; les *Squelettes*, devaient relater la conversation de quatre prisonniers défunts, dont les noms ne sont pas indiqués, et qui « se réveillent dans le cachot de la Bastille et se parlent ». Cette partie de la *Prison* n'est qu'une esquisse bien pâle des angoisses et tourments des captifs enfermés dans cette tour « âpre et noire », bagne où :

La minute est bourreau, l'heure est épouvantail.

Un vivant n'est plus là qu'un rêve dans un gouffre.

Il ne sait plus qu'il souffre, il ne sent plus qu'il pleure ;

Et sent croître, à travers la stupeur de l'ennui,
Autour de lui la tombe et le fantôme en lui.

Après le départ de l'ange Liberté (*Hors de la terre IV*), Satan ne peut retenir ses sanglots : il profère d'admirables lamentations, qui attestent un profond repentir. Il reconnaît sans se lasser, avoir été jadis, puni à bon droit, mais croit que Dieu, ce « cœur » ayant « autant de rayons que l'univers a d'êtres », est la providence de tout ce qui existe, sauf de lui. C'est pourquoi, il implore en termes chaleureux et émouvants, la miséricorde divine.

Cent fois, cent fois, cent fois, j'en répète l'aveu,
J'aime ! et Dieu me torture, et voici mon blasphème,
Voici ma frénésie et mon hurlement : J'aime !
J'aime à faire trembler les cieux !

Ecoutez ceci, sphères,
Etoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs — l'amour me hait !

Mais alors, la bonté éternelle répond ; car Dieu parlant dans « l'infini » s'écrie :

— Non je ne te hais point !
Un ange est entre nous ; ce qu'elle a fait te compte.
L'homme enchaîné par toi, par elle est délivré,
O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai !
Viens ; la prison détruite abolit la géhenne !
Viens ; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressuscite et le démon finit ;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort ; renais, ô Lucifer céleste !

Ces vers sont les derniers de la *Fin de Satan*. L'auteur n'a pas eu le temps de célébrer les conséquences de la « prison détruite », de la Bastille, démolition qui « abolit la géhenne », c'est à dire l'enfer. La mort a également empêché Victor Hugo, de dépeindre la félicité humaine inaltérable, à tout jamais, qui devait désormais régner sur terre puisque Satan pardonné, cesserait d'être le principe du mal. Le poète n'a pu qu'affirmer et non montrer, décrire, ce que dans la préface de la 1^{re} *Légende des siècles*, il appelait la « transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre. » « L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, l'élosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre, une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde, et sur son sommet une haute prière ; le drame de la création éclairé par le visage du Créateur »..... tout cela, n'est qu'en germe, et encore ! dans l'immense œuvre, que Victor Hugo appelait épique.

En rétablissant le plan de la *Fin de Satan*, nous avons négligé à dessein plusieurs poèmes d'importance secondaire, en particulier : *Dans l'air*, *Chanson des oiseaux*, le *cantique de Bethphagé*, les *Dix-neuf* (juges condamnant le Christ), etc.

Les questions soulevées par l'œuvre moins connue que les *Légendes des Siècles*, et que nous avons analysée en dernier lieu, ces questions seraient multiples et diverses. Mais la critique doit être modérée, quand elle doit se prononcer sur une production poétique posthume, inachevée, dont les épisodes les plus saillants, reproduits dans les pages précédentes, sont enfouis, éparpillés dans une véritable forêt vierge de détails infimes, encombrants, d'un goût souvent douteux, et d'impressions brillantes, de puérilités, d'antithèses énormes.

La *Fin de Satan*, livre profond et œuvre de foi, dans une certaine mesure, est un essai épique, et, malgré tout ce qu'un goût modéré y réprouve, elle occupera en somme, avec le *Jocelyn* et la *Chute d'un ange* de Lamartine, une place privilégiée parmi les innombrables tentatives d'épopées artificielles des écrivains français de notre siècle, et des précédents, qui ont eu le courage d'aborder le genre poétique, le plus malaisé de tous.

L'œuvre épique d'Hugo est réellement romantique et originale, malgré les imperfections que nous avons signalées dans cette étude. Le sublime y côtoie souvent le ridicule, le beau, le laid, le fantasque, le hideux, le grotesque. Elle décèle, outre le procédé habituel, consistant à traduire une seule idée par une série prolongée d'images, l'amour exagéré du colossal, du grandiose, du bizarre. Tantôt descriptive et lyrique, elle a aussi souvent le ton satirique ou dramatique. Tout Hugo apparaît dans les *Légendes des Siècles* et la *Fin de Satan*. On y remarque facilement la force et l'effort ; mais sans compter ses procédés favoris : les répétitions perpétuelles de mots et d'images, les innombrables oppositions, et l'amplification impitoyable et sans borne, que de visions plus qu'apocalyptiques, de sublimités inintelligibles, que d'extravagance dans le choix des sujets ! Combien son curieux symbolisme et son merveilleux, souvent incroyables, égarent et troublent ! Tout admirateur du chef du romantisme français, devra cependant avouer que quantité de ses conceptions sont nuageuses,

sans liaison véritable ; il remarquera aussi bien des redites sans attrait, de prétentieuses trivialités, des enchevêtements monstrueux, des énumérations et tirades interminables, sans compter les chevilles, les lourdes épithètes, les métaphores violentes, les parenthèses qui foisonnent, etc. Hugo voyait presque tout à travers un verre grossissant ; et en général, il ignorait, dans ses écrits, la délicatesse, la douceur, la tendresse. Les pages des *Légendes des Siècles* ou de la *Fin de Satan*, ou des autres fragments épiques mentionnés dans ce travail, les pages que l'on peut admirer, sans arrière pensée, sans aucune réserve, sont rares, clairsemées. Mais l'équité la plus rudimentaire, enjoint de ne pas oublier en appréciant l'œuvre épique de Victor Hugo, si vaste et diverse, l'obscurité et le vague inévitables, inhérents aux questions de métaphysique que l'illustre poète français a eu le courage d'aborder, en philosophe chrétien.

Dans sa Divine Comédie, Dante a dépeint, à l'aide d'images assez matérielles, les idées, qui avaient cours au XIII^e et commencement du XIV^e sur l'enfer, le purgatoire, le paradis. Au XVII^e, Milton a raconté, dans son Paradis perdu, la chute originelle d'Adam et d'Eve, créés droits par Dieu, pour remplacer Lucifer et les anges déchus, disgrâce occasionnée par la tentation de Satan, voulant se venger d'avoir été, par sa faute, banni du ciel. Au XVIII^e, Klopstock a montré, dans sa Messiade, Christ rachetant, par sa mort expiatoire, l'humanité tombée. Avec sa Fin de Satan, qui devait révéler les effets de la rédemption de la cause de tout mal, suivant le chef du romantisme français, Victor Hugo ne complète-t-il pas, au XIX^e, les conceptions du poète italien, du poète anglais et du poète allemand, qui ont cherché à dissiper les brouillards de la métaphysique infernale, et à dévoiler les mystères du christianisme ?

« On a tort de croire, disait Gœthe, que la poésie doive exprimer absolument des pensées précises ; il lui suffit d'une intonation qui éveille l'imagination et provoque

l'âme à la rêverie. Si cette intonation se rencontre, la poésie est excellente. »

Envisagées à ce point de vue d'associations d'idées suggérées, que manque-t-il aux *Légendes des Siècles* et à la *Fin de Satan*, pour être, en dépit des ombres et des défec-tuosités que nous avons relevées, des œuvres poétiques, d'un attrait d'autant plus puissant, qu'elles contiennent des essais de solution de problèmes tellement complexes, éternel tourment mais aussi éternel honneur de la pensée humaine ?



